— LA GAZETTE ÉPHÉMÈRE DES FESTIVALS —
I/O — WWW.IOGAZETTE.FR
jeudi 16 juillet 2015
N°12 — AVIGNON 2015

io

12
LE QUOTIDIEN DU FESTIVAL IN / OFF

Numéro 12 / El Maestro — Hacia la Alegría — Roland Barthes — Filles du paradis
Le Petit Monde — Jean Bellorini — Ivan Morane — Lettre à Sidiki Bakaba

© Juline Darde Gervais

BLEU COMME UNE ORANGE
— par Sébastien Descours —

Seul sur scène, Mouss, acteur divinement charnel, livre un texte fort, complexe, goûteux.

Chef d'un orchestre invisible, créateur de contes, sa musique naît des odeurs, des goûts, des sons et des souvenirs d'Alger la belle. Danseuse charnelle imprimée dans la mémoire et les sens de ses musiciens qui sauront à grands coups d'images et d'évocations chanter cette ville, un trait bleu sous une masse blanche.
Il donne à manger, à goûter, à boire. À sentir aussi, comme ce moment délicieux de la rencontre sous la tonnelle des fragrances de citronnier mêlées à l'odeur du café du matin avec un soupçon de fleur d'oranger. À voir avec ces images qui surgissent, ruelles où les chats se faufilent maigres et noirs, à toucher avec les flots de la Méditerranée que l'on peut presque goûter de la main, à entendre avec le moteur de cette barque de pêcheur qui peine à démarrer et finit par trouver ce rythme ronronnant des journées soleil au large, parfois un pagre ou un loup dans mes filets, parfois seul le plaisir du rien allongé sur la proue à ne faire qu'un avec cette brise venue des pays froids et gris.
Bien sur la politique, bien sur la violence, bien sur ces absurdités administratives. Mais en contrepoint, cet immense désir de vie, de l'autre, de l'étourdissement des sens permis par cette débauche de sensations. Ce désir de vie qui n'existe que parce que le maestro et ses musiciens vont chercher dans les corps, les chaleurs et les odeurs de quoi chanter la vie, le soleil et l'humain.

> **Ce moment est une orange, sucrée, dégoulinante, désopilante aussi.**

La langue d'Aziz Chouaki est truculente, goûteuse, riche et subtile. Les mots ont un sens, parfois plusieurs, même. La musique est partout dans les mélanges de ces phonèmes et de ces images. Comme chez Cossery surgissent les mendiants orgueilleux, les femmes tendres et acariâtres, les odeurs du poisson sur les marchés, le son de la scie sauteuse dans l'arrière-cour écrasée de soleil. Et la barque sur la mer, les cris du souk, les rencontres de l'autre. C'est un voyage dans le soleil des cœurs et les images de l'enfant.
Aziz Chouaki est un poète charnel, il aime toucher, goûter. Il aime la musique des mots et ce qu'ils font à l'oreille et à l'âme. Il parle un français sublime, complexe autant que simple, ses mots sont des mangues qui explosent dans les oreilles et des grenades qui dégoulinent sur le menton. On en reprend encore et encore, jusqu'à se poser la question du pourquoi si peu, pourquoi si rare, ce français, cette « prise de guerre » tel qu'il le dénomme en Algérie. Cette langue se révèle d'un goût subtil et gourmand, fierté de ma propre langue si rare retrouvée le temps d'un voyage musical. Y a plus que les Arabes pour vraiment bien parler français.
Et le tout finit par nous conter une symphonie mélopée pour laquelle je m'abandonne. Ce moment est une orange, sucrée, dégoulinante, désopilante aussi.
À la finale de ce moment de bonheur pur, j'assiste totalement incrédule à la performance finale de Mouss, capable de prendre en lui et de nous offrir l'œuvre dans son intégralité, debout sur une chaise branlante qui finira bien par casser, un jour, mais debout, homme humain dont la tendresse et la poésie ne donnent qu'une envie : aller écouter, sentir, déguster ce pays et rencontrer ces gens capables de nous offrir une pièce aussi gourmande et une langue aussi belle.
Réservé à ceux qui aiment la langue française et les mots d'amour charnels que l'on adresse à la vie et à la ville qui la nourrit.
Après tout, ça se mérite, un cerveaulingus à ce point amoureux.

— FOCUS —
EL MAESTRO

PARODY IN BLUE
— par Armen Verdian —

Aziz Chouaki est un fluxeur virtuose et sensuel. Ses accords de quarte de la treizième augmentée sont bémolisés à la façon de l'Algérois qui descend les ruelles de la casbah avec une pastèque sous chaque bras, harmonisés de feuilles de menthe fraîche à l'oreille et des sciures de la menuiserie du quartier, cuivrés du soleil de ses seize ans, quand il arrachait avec les dents les épines d'oursin des orteils de la brunette Hassiba.
Son fluxage de francophone entêté le distingue des floweurs majoritaires de notre temps, même si ce métissage du sens et du souffle, de la phonologie avec la poésie, de la langue de Molière au parler algérois, ne peut renier son accointance avec le rock and roll dans sa veine parodique, produit d'importation américain revisité en son temps par Boris Vian.
Chouaki est même doublement parodique. D'abord en cela que ses mots semblent être « faits sur le chant », selon la définition de Rousseau. Mais aussi par le ton satirico-nostalgico-désabusé dont il use pour parler de l'Algérie, qui vire souvent au pittoresque. Il nous met sous les narines une Algérie de carte postale, où le poisson, le sel de la mer et les flirts furtifs tiennent lieu de madeleines de Proust. Ça se passe à Alger, mais ça pourrait presque être ailleurs, à L'Estaque de « Marius et Jeannette », par exemple. Comme un conte qui nous parle d'un âge d'or perdu et magnifique, d'une époque où on ne prenait pas Descartes pour un joueur de foot, où on pouvait faire la cour aux jeunes filles en neuf ou dix idiomes et où même, parfois, on avait le bonheur d'avoir une copine qui s'appelle « Pauline ».

> **Comme un conte qui nous parle d'un âge d'or perdu et magnifique**

Et de la difficulté, pour la figure paternelle du maestro, campé par un Mouss Zouheyri talentueux mais un poil répétitif, de transmettre quelques grammes de la finesse de cette époque aux caricatures d'Algériens d'aujourd'hui.
Parce que aujourd'hui, c'est gratiné. Parmi les musiciens de l'orchestre, le premier, toujours en retard, est un bonimenteur compulso-atavique, prétextant tous les jours un attentat sur son trajet pour récupérer la retenue sur son salaire. En voilà un autre dont les doigts passent plus de temps à se fourrager le nez qu'à gratter l'instrument ; et susceptible, avec ça. Un troisième, l'islamiste de service qui vient en répète avec son tapis, mais qui est aussi ignorant en matière de Coran que de Shakespeare. Enfin, entre en scène le représentant de l'État, sorte de dogue baveux et déculturé qui vient mordre aux jarrets de ceux qui créent, surtout si c'est en Français, et ne comprend que les insultes et le bâton. « Et c'est avec ça que vous voulez faire une nation ? » Évidemment, vu comme ça, c'est pas gagné.
À ce stade, je sais ce que vous vous dites : « De toute façon, dès qu'on parle de l'Algérie, ça finit toujours par tourner politique. » En apparence oui, mais en fait pas vraiment. Parce qu'on sent bien qu'on est déjà loin de l'Algérie réelle, actuelle. Et parce qu'on entend surtout la voix d'une certaine génération qui veut parler à celles qui suivent, en les priant un peu maladroitement de ne pas jeter tout l'héritage aux orties. Que l'histoire n'est pas monolithique, et qu'on se nourrit mieux le corps et l'esprit avec le Français comme butin de guerre que devant une table rase. Derrière Chouaki résonnent aussi les sarcasmes de Fellag, ou la nostalgie de Sansal, trois artistes nés entre 1949 et 1951.
Cette voix est-elle audible ? À une époque où, en France tout au moins, francité et algérianité n'ont jamais été aussi plurielles, certainement. Et même en allant au-delà du conte pour grands enfants.

NOUS NE CÉDERONS PAS AU CHOIX D'ŒUVRES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

D.R.

OFF **EL MAESTRO** TEXTE ET MISE EN SCÈNE AZIZ CHOUAKI
5 > 26 JUILLET 2015 À 15H45 — **ESPACE ROSEAU**

COULISSES

« ON TOUS UN GOÛT DE SEL DANS LA PEAU QU'IL FAUT SAVOIR ALLER CHERCHER »

Quels conseils le régisseur Aziz Chouaki donnerait-il au metteur en scène Aziz Chouaki ?
C'est une des rares fois où je fais la régie, cela change le rapport entre l'écriture et le plateau, la notion même de « spectacle ». Le terrain de proposition du régisseur du comédien est latent dans le texte. Il contribue à donner au public une impression de partage et d'invitation au voyage.
Avec ma régie, j'accompagne le spectacle sur deux niveaux : les mouvements et le texte. Ces deux axes déterminent la direction de la régie. Avec Mouss, on a déterminé les tops avant de commencer à jouer. Aujourd'hui, en condition de spectacle, ces tops servent de balises, de trame, de boussole. C'est une vraie dramaturgie, un nouvel éclairage. Jouer avec la régie fait se poser des questions sur la validité d'un texte.
Les personnages sont tous imaginaires et il faut les faire vivre virtuellement dans l'imaginaire du spectateur. La lumière permet de créer et de déterminer un rapport étal avec le public, sans l'agresser ni l'endormir.
Cela crée un rapport ludique puisque nous sommes les seuls (Mouss et moi) à savoir ce qui va se passer. On fabrique un moment magique entre le spectacle et le spectateur.

Est-ce qu'Aziz Chouaki l'écrivain et Aziz Chouaki le metteur en scène sont contents que le régisseur Aziz Chouaki soit algérien, lui aussi ?
Le personnage de la pièce est une sorte de don Quichotte qui reconstitue sa carte mentale qui est en mille morceaux. C'est un questionnement sur l'histoire et les tourments entre la France et l'Algérie, dont le « butin de guerre » le plus visible est la langue française. Or, si on renie totalement cette histoire du colonialisme, on risque de casser beaucoup de choses.
Mouss et moi avons vécu tout ça. On a vécu dans ces ambiances sensuelles de sel et de peau baignée de soleil, et le texte se rattache à notre sensorialité personnelle, à cette madeleine de Proust qu'il faut savoir aller chercher.
Pour moi, la pièce convoque davantage le sensoriel que l'intellectuel, pour moi une langue est faite pour parler et manger. La sensualité du texte m'envahit de fulgurances, il suggère au metteur en scène comment disposer, mettre en lumière et en musique.

Quels sont les rapports entre l'acteur Mouss Zouhery et le régisseur ?
Avec Mouss, nous sommes dans un rapport d'interséduction et de confiance progressivement tissé. Il s'identifie totalement à mon univers théâtral, et c'est lui qui m'a demandé de reprendre la mise en scène et la régie.
Ce qui m'intéresse, c'est de mettre en valeur la dimension sensorielle du texte et de favoriser l'esprit de partage avec le spectateur, par la fantaisie et le côté ludique qui rapproche, les êtres humains.
Bien sûr, parfois je me plante de top parce que je ne suis pas un pro de la régie, malgré tout le soin que j'y apporte, et l'indulgence de Mouss me touche beaucoup. Mais quand le top tombe juste pile, c'est le plus beau moment, c'est jouissif. Je tangue entre les moments où je veux rentrer sous terre et ces moments jubilatoires. Je m'aperçois que le métier de régisseur est important, ses suggestions peuvent totalement modifier le rapport sensoriel du spectateur à la pièce. C'est un métier un peu dévalorisé, dont beaucoup ne mesurent pas qu'il nécessite de la création pure et une précision au cordeau.

Propos recueillis par Laure Roldàn

— LA GAZETTE ÉPHÉMÈRE DES FESTIVALS —
jeudi 16 juillet 2015

REGARDS

OFF MISE EN SCÈNE D'UN CORPS AMOUREUX

D'APRÈS ROLAND BARTHES — CHORÉGRAPHIE FLORINE CLAP, NANS PIERSON
4 > 26 JUILLET 2015 À 19H20 — **PANDORA**

À CORPS ET À CŒUR

— par Pierre Fort —

Au seuil de son célèbre livre paru en 1977, Roland Barthes notait que « le discours amoureux est aujourd'hui d'une extrême solitude ». On ne peut qu'être touché par la « solitude » de ce spectacle porté par quatre jeunes gens, décidés à faire entendre et voir ce beau texte, dans un OFF gagné par le conformisme. Le pari de « théâtraliser » ce discours du sujet amoureux semblait a priori impossible. Encore qu'on soit frappé, à la relecture, par le recours fréquent de Barthes lui-même au langage théâtral pour décrire les dispositions successives du sujet amoureux, comme autant de scénographies imaginaires : « Je suis à moi-même mon propre théâtre. »

De toute façon, il ne s'agissait pas, pour la jeune compagnie, de proposer une « adaptation théâtrale » du texte mais de signifier, de façon sensible, les vertiges qui traversent le sujet amoureux, son intériorité essentielle et pure, moyennant un découpage délicat et efficace de l'œuvre. On passe ainsi du désir à la jalousie puis au deuil. Trois fragments interprétés tour à tour par trois performers, deux filles, un garçon. Tantôt la parole, dirigée vers l'être aimé absent, est relayée en off, tantôt elle passe par les comédiens, par leur voix, par leur corps.

Car on avait oublié à quel point le « discours amoureux » de Barthes était avant tout un langage du corps : « Mon corps est un enfant entêté. » La chorégraphie refuse l'illustration « naturaliste » ou « positiviste » des états amoureux. Barthes parle dans son livre du « flux de parole à travers lequel le sujet argumente inlassablement dans sa tête », des déments atteints de mérycisme, qui remâchent et qui ressassent, de l'autisme de l'amoureux qui « tripote sa blessure »… C'est cet « affolement de l'être » que choisit de montrer le spectacle, tout en restituant la beauté et l'intelligibilité du texte. On sort ému de ce travail.

On retrouvera le danseur Nans Pierson dans le spectacle de Noé Soulier au Festival d'automne 2015.

INCARNER L'OBSESSION

— par Mathias Daval —

N'ayons pas peur de l'emphase : les « Fragments d'un discours amoureux » de Roland Barthes, digestion poétique de Stendhal et de Proust à la sauce sémiologique, paradent au sommet de ce que la littérature a à offrir sur l'amour. La perspective d'entendre ce texte sur une scène, doublée par la curiosité de le voir incarner dans un travail chorégraphique par une jeune compagnie, rendait « Mise en scène d'un corps amoureux » des plus alléchant.

On comprend vite, dès les premières secondes, que l'horizon de Florine Clap est l'obsession. Celle de la souffrance amoureuse, fécondée par la jalousie et le deuil de l'être aimé. Et de la façon dont elle se manifeste dans nos muscles, nos os et nos nerfs, tant il est vrai que le corps ne ment jamais (« Ce que je cache par mon langage, mon corps le dit »).

Malheureusement, le texte de Barthes n'est ici qu'une illustration d'un propos scénique préexistant, et qui porte sur la manifestation de cette obsession. Morcelés et mis en boucle, ces fragments de « Fragments » perdent une partie de leur résonance. Ils génèrent une forme intermédiaire trop longue ou trop courte, et ressemblent davantage au travail préparatoire d'un projet plus vaste, nécessitant une narration davantage approfondie.

Le procédé unique de la « boucle corporelle » (séries de micromouvements répétés et accélérés par les trois interprètes) s'épuise à force de tourner sur lui-même.

Radical, minimaliste, charnel, le spectacle pourra susciter l'enthousiasme, la perplexité ou le dégoût, mais pas l'indifférence. « Le retentissement fait de l'écoute un vacarme intelligible, et l'amoureux un écouteur monstrueux, réduit à un immense organe auditif – comme si l'écoute elle-même entrait en état d'énonciation » : on aurait aimé qu'on nous offre un peu plus à écouter, et d'autres choses à voir.

IN HACIA LA ALEGRÍA

TEXTE ET MISE EN SCÈNE OLIVIER PY
7 > 14 JUILLET À 18H — **L'AUTRE SCÈNE DU GRAND AVIGNON, VEDÈNE**

TOUJOURS LA JOIE

— par Mathilde Marès —

Chez Py, celui qui va mourir voit se dessiner sur l'écran de son âme les traces éphémères de ses humeurs tandis que la voûte céleste laisse tomber au-dessus de lui quelques fragments de son âme. Plongé dans la solitude, l'homme a à répondre de son existence comme à une injonction, comme un devoir éthique qui lui incombe. Cette fois, l'écran au fond de la scène est noir. Devant lui, un homme court. Vers quoi cet homme court-il ? Nul ne le sait. Sa course est une échappée au cœur de la nuit, à travers la ville. Course suffocante, rythmée par une musique saccadée qui dit les soubresauts d'une âme qui a peur, le sol défile sous lui tandis que l'écran lui révèle autant qu'il les lui cache les éclairs lumineux d'un monde illusoire.

Que peut donc signifier cette course effrénée ? Le spectateur entend la joie mais ne peut pas y croire. L'angoisse, d'accord, la colère, bien sûr, la rage, même, mais la joie ? Un homme à terre se tord de douleur. Pourquoi la joie ? Quand l'homme aura fini sa course et qu'il aura rejoint l'égout et ses détritus, que son corps maculé de boue et d'hydrocarbure sera devenu l'écran noir dont s'échappent comme les deux éclats d'yeux de la colère, alors le spectateur pourra entrapercevoir sur le fond de la scène la joie stellaire d'une conscience qui joue avec les ombres et les lumières. Il pourra reprocher à Py un style parfois grandiloquent et rester dubitatif quant à la joie qu'il est censé avoir éprouvée. Il ne peut cependant douter de la parfaite maîtrise avec laquelle Py déploie tel un magicien ces fragments d'étoiles sur la scène de son esthétique. Il pourra enfin éprouver combien les mots écrits par Py dans son roman « Excelsior » semblent, une fois transposés, avoir acquis comme une épaisseur visuelle et musicale et faire chair avec l'espace de la scène.

L'ASSOMMOIR

— par Jean-Christophe Brianchon —

En slip, il court « pour être et pour savoir ». « Il », c'est qui ? Ce n'est personne. Et c'est bien le problème. Tout au long de cette course mystico-doloriste « vers la joie » (cherchez l'erreur), Olivier Py pose des questions. Beaucoup de questions. De l'amour à la mort en passant par la politique ou le religieux, tout y passe. De ce point de vue, le metteur en scène et directeur du festival colle d'ailleurs parfaitement à son credo : « Le silence, c'est la mort. » Le problème, c'est que, inversement, le bruit, ce n'est pas la vie. Beaucoup de questions, donc, mais peu de pistes de réponse. De cette traversée de la ville par un architecte réveillé « par une déflagration » et qui sort dans les rues à la recherche de sa rédemption, le spectateur sort las. Las et assommé par la logorrhée fanatique et exaltée d'un Olivier Py qui propose ici l'adaptation du premier chapitre de son livre « Excelsior ». Perdu au milieu de phrases sans fin, il ne reste alors plus au spectateur qu'à se raccrocher à l'impeccable élégance de la scénographie de Pierre-André Weitz et aux efforts de Pedro Casablanc, qui malgré l'ontologique solitude qui est la sienne et qu'il représente propose une composition touchante. Touchante aussi, cependant et comme toujours, la démarche d'Olivier Py, qui, tel un adolescent plein de rage et de poésie, crache au monde ses questions. Comme tout un chacun, l'artiste se cherche et met à disposition ses avancées pour nous proposer un chemin, voire une place. Malheureusement, aussi louable soit-elle, depuis les gradins l'intention ne suffit pas. Elle ne suffit pas puisque la scène ne peut être seulement l'espace de psychanalyse d'un homme, et doit aussi être le miroir vital dans lequel le spectateur trouve une partie de son reflet. Ce qui n'est pas le cas ici.

OFF LE PETIT MONDE

DE TSOUANG TSEU— MISE EN SCÈNE MIAO ZHAO
4 > 26 JUILLET 2015 À 10H30 — **THÉÂTRE DE L'ÉTINCELLE**

FÉERIQUE

— par Alice de Coccola —

Des chaussettes multicolores qui tentent d'échapper à un pêcheur obstiné, des pantoufles bigarrées qui dansent allègrement, un Phoenix agile aux allures de sac plastique rose fluo, des horloges qui entament quelques pas de tango, etc. Ils sont cinq clowns à animer brillamment ces objets du quotidien pour nous raconter le « Zhuāngzi ». Kesako ? Bonne question ! C'est l'occasion de découvrir ce livre, fondateur du taoïsme, de Tchouang-tseu, qui contient des paraboles à l'origine de proverbes, utilisés quotidiennement en Chine. Jacques Pimpaneau, orientaliste – découvert à la suite de quelques recherches –, nous dit qu'« il devrait être interdit de lire Tchouang-tseu avant trente ans, car dans la vie il faut avoir lu certains livres, et Tchouang-tseu est un ouvrage si merveilleux que tous les autres ensuite paraissent bien décevants ». « Le Petit Monde » le retranscrit pour nous sans illustration ni explication didactique. Un enchaînement de petites saynètes fantaisistes et burlesques, frisant parfois l'absurde, un théâtre sensoriel où nous pouvons prendre le temps d'écouter le bruissement des papiers journaux qui prennent la forme de piafs. Il n'est pas nécessaire de connaître les proverbes à l'origine de cette création pour en saisir la portée philosophique. Les enfants seront ravis par le déploiement d'un univers féerique et il ne faudra pas vous étonner qu'ils s'emparent d'une chaussette pour donner vie à un poisson-clown ! La compagnie San Tuo Qi maîtrise le registre aussi bien tragi-comique que fantastique, passant habilement du clown aux marionnettes ou aux masques. Leur théâtre, composé d'une variété de langues corporelles inspirées de la culture asiatique, est au service d'une quête de sagesse et de poésie. À découvrir également dans « Hymne à la disparition » au théâtre de l'Étincelle !

INITIATION À LA CHINE

— par Pénélope Patrix —

Si vous allez voir « Le Petit Monde » dans les jours qui viennent – ce que je vous recommande chaudement, c'est une jolie découverte –, vous comprendrez que délivrer un second regard (loucher à gauche) sur ce spectacle aurait été redondant, eu égard au caractère univoque et entier de la proposition, qu'on ne peut s'empêcher, à moins d'être initié peut-être, de figer dans un exotisme intouchable. Il nous a paru plus judicieux de revenir sur la façon dont cette fantaisie onirique chinoise s'était retrouvée catapultée au théâtre de l'Étincelle.

Au départ, il y a une programmatrice convaincue, Wang Jing, par ailleurs doctorante à La Sorbonne-Nouvelle et directrice de l'Association Hybridités France-Chine, qui a loué l'ensemble du théâtre de l'Étincelle pour cette saison du OFF et a concocté une programmation franco-asiatique. Très active sur la « scène » franco-chinoise, elle a notamment invité l'été dernier la troupe de Jean Bellorini à venir jouer « La Bonne Âme du Se-Tchouan » au théâtre du Peuple de Pékin devant 3 000 spectateurs.

Ensuite, il y a cette compagnie chinoise, San Tuo Qi, fondée à Pékin en 1996, une des plus connues de Chine, dont le travail consiste à intégrer dans la tradition théâtrale chinoise des éléments du théâtre contemporain européen. Venue à Avignon pour l'occasion, elle joue trois spectacles grand public par jour à l'Étincelle : « Le Petit Monde » (théâtre d'objet), « Hymne à la disparition » (théâtre de masque) et « Je poursuis mon voyage après ton départ » (comédie musicale).

Et pour prolonger le plaisir, une rencontre est organisée par la Société française d'ethnoscénologie le 18 juillet 2015 à la Maison Jean Vilar (« Clowns, bouffons et bouffonneries – Rencontres franco-chinoises »), avec des conférences, débats et performances toute la journée. Bien entendu, Wang Jing en sera.

OFF FILLE DU PARADIS

DE NELLY ARCAN — MISE EN SCÈNE AHMED MADANI
4 > 22 JUILLET 2015 À 14H10 — **GIRASOLE**

REQUIEM POUR UNE PUTAIN

— par Agathe Charnet —

Elle se tient si droite que ce n'en est plus possible. À aucun moment ses mains ne trembleront, n'esquisseront un geste qui ne soit pas de l'ordre du nécessaire. À aucun moment sa voix ne ploiera sous les larmes qui prennent d'assaut le bord de ses cils, ni sous la morve qui s'écoule jusqu'à sa bouche. Son visage est un masque d'hermétisme dont les lèvres s'ouvrent parfois, comme un gouffre béant, lors d'un cri silencieux. Son sourire est celui d'un ange déchu, d'une démone vengeresse.

Elle est là, face à nous. Elle est une pute, une putain, elle est une femme. Elle dissimule ses cheveux de sorcière sous une lumière d'outre-tombe, elle baisse la tête et chacun de ses silences est comme un coup asséné en plein cœur.

Elle a été escort, elle a été étudiante, elle a été une petite fille en jupe d'écolière. Elle a écrit, aussi. Elle s'est pendue à un clou dans sa chambre le 24 septembre 2009, elle a accroché son corps de femme déjà périmé, infiniment périssable comme on pend une robe usée après un dernier été. Devant nous se tient Véronique Sacri, qui habite plus qu'elle n'incarne la romancière et prostituée Nelly Arcan, morte par suicide. Avec « Fille du paradis », Ahmed Madani laisse éclater, par la diction mate et dénuée de toute complaisance de Véronique Sacri, la voix d'une femme qui a fait de son corps son arme et sa malédiction. Un morceau de chair béante qui se dérobe au spectateur, cintré dans un manteau qui jamais ne s'ouvrira.

« Fille du paradis » n'est pas un spectacle qui émeut, c'est un spectacle qui pétrifie, de terreur, de vérité, de sensualité morbide et secrète. Une parole psalmodique et punk qui ne cesse de dire la souffrance instinctive et perpétuelle de l'objet de désir « femme » tout autant qu'il pointe sans dénoncer la « misère » du désir de l'homme.

GLAUQUE

— par Maya Crale —

Ce spectacle est une adaptation du roman autobiographique « Putain » de Nelly Arcan. La vie dévastée d'une jeune étudiante qui devient escort girl. L'auteure, dans cette œuvre violente, offre sa vision désespérée des rapports hommes-femmes, de la féminité mise à mal, du corps comme marchandise.

Véronique Sacri, simplissime, excellente, nous livre cette parole. Tout est fait pour nous prendre aux tripes, nous bouleverser. Pour ma part, je suis restée de marbre, récalcitrante avec l'impression sordide d'être devant « Confessions intimes » ou de lire la page « témoignage glauque » de « Biba ». L'épuré de la mise en scène et du jeu accroissent la violence du propos jusqu'à l'écœurement. Pas de transposition poétique, pas de distance, pas de décrochage. La « vérité » toute nue. On se sent pris en otage d'un discours figé sur les rapports hommes-femmes.

Et qu'apprend-on de ce texte désenchanté ? Qu'on est toutes des putes potentielles ? Que l'homme est mauvais ? Que se prostituer tue ? Qu'une femme, passé un certain âge, n'est plus bonne à baiser et qu'elle tentera toute sa vie de combattre les blessures du temps pour qu'on la baise quand même ? Tout cela dit avec le sourire rageur et ironique de la comédienne. Je n'ai pas envie d'entendre ça, et il y a au fond de moi quelque chose qui n'y croit pas. Naïveté, peut-être… Il manque un pas de côté pour pouvoir apprécier ce texte et ce spectacle, bien que la plupart des spectateurs paraissaient conquis. J'ai eu de mon côté la sensation qu'on en appelait à notre curiosité malsaine (d'ailleurs rassasiée par tout un tas d'évocations de queues pleines de sperme sur le visage) pour mieux asséner une vérité qui dérange, une lucidité désespérée. Trop facile.

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER [AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.

LA QUESTION

— à Jean Bellorini —

ÉTANT DONNÉ LE 4ÈME MUR, QUE SE PASSE-T-IL DERRIÈRE ?

Non, il n'y a pas de quatrième mur au théâtre. C'est ce qui fait la force de notre art. C'est précisément la communication entre le plateau et le gradin qui permet de laisser apparaître du théâtre. On se raconte ensemble une histoire qui n'existe pas, qui prend vie dans nos têtes parce que chacun accepte l'autre et accepte de croire. Nos imaginaires intimes sont mis en commun pour quelques instants éphémères. C'est comme une prière.
Ce qui fait sens à mon avis au théâtre, c'est le dialogue silencieux entre l'acteur et le spectateur. Ce dialogue est différent à chaque représentation. C'est ce qui fait du théâtre un art unique, un art du présent, un art de l'instant et de l'instantané. Il y a souvent dans mes spectacles des espaces d'improvisation. Les acteurs doivent se sentir libres d'inventer en écoute sensible avec la salle. Il ne s'agit pas d'imposer au spectateur, il faut qu'il puisse être actif dans la construction de son imaginaire. Le théâtre n'est pas un art mort. Les hommes auront toujours des questions à se poser. Ensemble.
Il y a dans notre vie trop de murs, trop d'iPhone, trop de communication dématérialisée pour qu'un quatrième mur nous encombre au théâtre. On y vient pour entendre respirer les hommes. J'aime quand les acteurs et les spectateurs sont face à face. Ils laissent apparaître le dialogue plus direct, plus clair, plus honnête. La seule réalité d'un quatrième mur existe en amont pendant les répétitions. L'alchimie et la symbiose entre les acteurs se construisent dans l'attente d'une rencontre avec le public. Art et artifice se rejoignent alors.

© Bénédicte Deramaux

Jean Bellorini est metteur en scène, directeur du théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis depuis janvier 2014.

Chef de troupe et musicien passionné, les spectacles «La Bonne Âme du Se-Tchouan» et «Paroles gelées» lui ont valu le Molière du metteur en scène de théâtre public en 2014.

Demain la tribune de Charles Berling.

LE FAUX CHIFFRE

94,2

C'est le pourcentage de critiques de spectacles utilisant le mot « proposition »

HUMEUR

“

EN VRAI, JE VIENS SURTOUT AU FESTIVAL POUR FAIRE LA FÊTE, LE THÉÂTRE C'EST CHIANT QUAND MÊME, AVOUE !

— Entendu au Cloître Saint-Louis —

I/O MICRO

@ADELINEPICAULT —
Tout simplement, parce que IO le vaux bien.
@IoGazette #iomicro

@AMERIQUEBECOISE —
Les unes de @IoGazette sont un remède à la laideur des choses et du monde.

@GLADSCOPE —
Mon téléphone me corrige «oui» en IO…
#truestory @IoGazette

@MARIONPOUVREAU —
Mes Coups de coeur d'Avignon
Touh
Emmanuel et Jeanne
Casino
Le clou du théâtre
Luchini et moi
Naturellement belle
Oldelaf
#OFF15
#iomicro

@JULIAGAY —
3 belles créations lorraines aux Hauts-Plateaux/La Manutention. Travail sonore époustouflant pour les 3. Merci! @avignonleoff @IoGazette

—
Twittez : #iomicro — @iogazette

LETTRE À…

— Par Isabelle Famchon —

… SIDIKI BAKABA

Cher Sidiki Bakaba,
Voici un certain nombre d'années, vous avez marqué l'esprit des spectateurs par votre présence forte dans « Combat de nègre et de chiens », de B.-M. Koltès, monté par P. Chéreau, et dans « Bako, l'autre rive », film qu'il serait urgent de revoir sur nos écrans en ces temps de migrations tragiques.
Mais votre carrière française d'acteur est loin de se résumer à cela, et vous avez brillé dans nombre de spectacles prestigieux avec des metteurs en scène comme J.-M. Serreau ou C. Régy, ou encore J. Dalric.
Plus tard, vous êtes parti dans votre Côte d'Ivoire natale vous dépenser sans compter à diriger un grand complexe culturel, former de jeunes acteurs, jouer, mettre en scène et même réaliser des films (documentaires ou de fiction). Votre collaboration fraternelle avec K. Kwahulé vous aura cependant permis de co-mettre en scène avec celui-ci et de jouer « Les Déconnards », détonant solo créé lors de la saison inaugurale de la chapelle du Verbe-Incarné en Avignon en 1998 et qu'il serait là aussi urgent de revoir (et de diffuser largement) en ces temps d'interrogation sur la diversité culturelle.
Récemment, la vie a pourtant voulu que vous soyez redevenu des nôtres et viviez à nouveau en France. Et dès lors je m'étonne – et m'insurge – de ne pas voir plus souvent sur un plateau un acteur de votre stature.
Des projets, vous en avez, en particulier avec Kwahulé, et j'ai hâte de les voir se concrétiser, comme j'ai hâte de vous voir jouer ou mettre en scène certaines pièces que j'ai traduites ou souhaite traduire. Affaire à suivre.
Avec toute mon amitié.

Isabelle Famchon est lauréate de l'aide à la création (novembre 2014) pour la traduction de la pièce de Marcus Gardley « Et les langues de se confesser ».

En partenariat avec le CNT

TRIBUNE
VERTICALITÉ SANS HORIZON

— Par Ivan Morane —

Pour parvenir à une conclusion en tous points opposée à la mienne, l'écrivain italien Alessandro Baricco part d'un constat que je fais depuis quelque temps : nous sommes passés d'un monde vertical à un monde horizontal.
Il souligne que les créateurs des réseaux sociaux et de Google sont des scientifiques ultralibéraux de vingt-deux ans, et il s'en réjouit. Il affirme que cette mutation est une chance, et que ceux qui l'initient sont la nouvelle « élite » qui change le monde comme le furent les artistes de la Renaissance ou ceux des Lumières* !
Pour moi, ce monde financiarisé le mène à sa perte. Les « barbares » ne sont pas seulement les responsables de cette mutation, ils sont aussi – et c'est ce qui me terrifie – ceux qui la subissent. Tous les domaines de la vie sont touchés, des services publics aux rapports humains ; en ville comme à la campagne ; dans les pays riches et dans les pays les plus pauvres.
Les dommages collatéraux sur les arts, et notamment, pour parler de celui que je pratique, le théâtre, sont visibles, si l'on veut bien prendre un peu de recul, et ne pas courir, comme le font tant de conseillers ministériels, tant de journalistes, tant de responsables culturels, après une mode qui s'appuie le plus souvent sur du vide, sur le vide.
Cette horizontalité n'a pas tué seulement la « culture humaniste » – dénoncer uniquement cela serait une attitude conservatrice, ou même réactionnaire –, cette horizontalité a tué tout repère. Et est en train de blesser le théâtre. Les « enfants de l'image et de la vitesse » qui « remplacent le savoir par l'expérience » abîment profondément le théâtre et, partant, s'abîment.

“

Nous sommes passés d'un monde vertical à un monde horizontal

Certains croient inventer de nouvelles formes théâtrales et ne font que reproduire en moins bien (parce qu'il n'y a aucun fond) ce qui a bien sûr déjà été fait. Assister à une adaptation d'un grand texte dont il ne reste quasiment rien, dans une hystérisation des sons, des images et surtout du travail des acteurs, ne peut provoquer – si l'on mesure de quoi cela est le signe – que de la colère.
Bien entendu, toute génération est en opposition avec la précédente.
Pour le théâtre aujourd'hui, c'est donc « Mort au metteur en scène, vive les collectifs », « Mort aux textes, vive l'écriture sur le plateau », revendications plus ou moins accompagnées de démagogie sur le « plus » de démocratie que cela engendrerait (!?).
Le discours dominant est suiviste, alors que les décideurs et les penseurs de notre art devraient être prospectifs.
Défendre les auteurs, les poètes, de notre temps et de tous les temps, reste la fonction vitale du théâtre.
Le théâtre est un art, mais il porte en lui une composante politique puissante. Les élus (à de rares exceptions près) semblent l'avoir oublié ; les financeurs aussi. Il reste dans ce paysage désolé des résistants – de tous âges – qui prennent la parole et parfois dirigent des lieux ou des festivals – et qui défendent la transmission des grands textes. Ce sont eux qu'il faut écouter et soutenir de toutes nos forces, car ils replantent les graines d'un monde qu'ils veulent fraternel, qui doit – qui va ! – refaire surface ; comme la nature reprend ses droits sur les décombres.
* Voir son essai « Les Barbares », Paris, Gallimard, 2014 et l'article paru dans « Le Monde » du mardi 2 juin 2015.

Ivan Morane est acteur et metteur en scène.
Cette année en Avignon, il présente « Céline/Proust : une rencontre ? » et « Du luxe et de l'impuissance », de Jean-Luc Lagarce, avec Jean-Charles Mouveaux en alternance au Petit Louvre à 17 h 05.

Demain la tribune de Thomas Germain.

LE DESSIN

— par Lionel Serre —

www.ventscontraires.net
La revue en ligne du Rond-Point partenaire de I/O
Site collaboratif, invités, débats, dossiers thématiques, vidéos, podcasts.

I/O Gazette — La gazette éphémère des festivals. www.iogazette.fr Quotidien gratuit, ne peut être vendu.
Editeur : I/O 73 rue des Vignoles 75020 Paris Maison Jean Vilar, 8 rue de Mons, Montée Paul Puaux 84000 Avignon

Mail : contact@iogazette.fr

Directrice de la publication et rédactrice en chef **Marie Sorbier** marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80
Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint **Mathias Daval** mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46
Directrice artistique **Gaïa Colette** gaia.colette@iogazette.fr

Ont contribué à ce numéro
Sébastien Descours, Armen Verdian, Pénélope Patrix, Agathe Charnet, Mathilde Maries, Pierre Fort, Mathias Daval, Jean-Christophe Brianchon, Maya Crale, Alice de Coccola, Jean Bellorini, Isabelle Famchon, Ivan Morane, Lionel Serre.

Photo de couverture :
Juline Darde Gervais
http://julinedardegervais.com

N°12 / 16 juillet 2015 / ISSN en cours. Dépot légal Juillet 2015.
Imprimé par La Provence, 248 avenue Roger Salengro, 13015 Marseille

PRINCIPAUX POINTS DE DISTRIBUTION :
MAISON JEAN VILAR, CLOÎTRE ST LOUIS ET LIEUX DU IN, VILLAGE DU OFF…

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES ŒUVRES DIFFICILES. — JEAN VILAR

i0

OÙ TROUVER I/O ?

— DEVANT LA BILLETTERIE
DU IN AU CLOÎTRE SAINT-LOUIS

— SUR LES ÉCHELLES DES BILLETTERIES
DES LIEUX DU IN

— AU VILLAGE DU OFF

— DANS UNE SÉLECTION DE THÉÂTRES DU OFF
(MANUFACTURE, LES DOMS, LA CONDITION
DES SOIES, LE PETIT LOUVRE, LES 3 SOLEILS…)

— TOUS LES NUMÉROS PRÉCÉDENTS
SONT DISPONIBLES MAISON JEAN VILAR
(n°5 épuisé)